

## Séquence 2 : METTRE EN SCÈNE LES CONFLITS : DRAMATURGIE, SCÉNOGRAPHIE

**Objets d'étude** : le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à aujourd'hui.

Axes d'étude : Quelles formes les relations conflictuelles prennent-elles sur la scène ? Pourquoi la confrontation constitue-t-elle un ressort important au théâtre ?

### **Lectures analytiques** :

Œuvre intégrale : Jean-Luc LAGARCE, *Juste la fin du monde*, 1990

1. *Juste la fin du monde*, première partie, scène 2, extrait : de « Laisse ça, tu l'ennuies. » à « on ne peut pas plaisanter. »
2. *Juste la fin du monde*, deuxième partie, scène 2, extrait : de « Ce que tu peux être désagréable » à « Tu me touches : je te tue. »

### Groupement de textes :

3. Wajdi MOUAWAD, *Incendies*, 2003, scène 25 « Amitiés ».
4. Sandrine ROCHE, *Neuf petites filles*, 2011, extrait de la troisième partie.

### **Activités et lectures cursives** :

Les élèves ont lu intégralement les textes de Jean-Luc Lagarce et Sandrine Roche.

Dans le cadre de leur abonnement, ils ont assisté aux spectacles suivants :

- au Théâtre de la Ville de Paris, *Go Down, Moses* de Romeo Castellucci
- au Théâtre des Abbesses, *Neuf petites filles* de Sandrine Roche, dans une mise en scène de Stanislas Nordey
- au Théâtre de la ville, *Polices !* de Sonia Chiambretto, dans une mise en scène de Rachid Ouramdane. (cf. séquence 4, sur la poésie et l'engagement)

Diffusion et analyse en classe d'extraits du film qu'Olivier Ducastel et Jacques Martineau, metteurs en scène, ont réalisé à partir de *Juste la fin du monde*, avec les acteurs de la Comédie Française, pour la télévision, en 2010.

Comparaison d'extraits, dans les propositions de Joël Jouanneau, François Berreur, Michel Raskine, pour la pièce de Lagarce.

Nathalie SARRAUTE, *Le Silence*, 1967 (début de la pièce)

Nathalie SARRAUTE, *Pour un oui ou pour un non*, 1982 (extrait p. 254-255 dans *Calliopée*)

Marguerite DURAS, *Des journées entières dans les arbres*, 1954, incipit du roman

**1. Jean-Luc LAGARCE, *Juste la fin du monde*, 1990 (première création 1999), I, II.**

ANTOINE. - Laisse ça, tu l'ennuies.

LOUIS. - Pas du tout,  
pourquoi est-ce que tu dis ça, ne me dis pas ça.

CATHERINE. - Je vous ennueie, j'ennueie tout le monde avec ça, les enfants,  
on croit être intéressante.

5

LOUIS. - Je ne sais pas pourquoi il a dit ça,  
je n'ai pas compris,  
pourquoi est-ce que tu as dit ça ?  
c'est méchant, pas méchant, non, c'est déplaisant.  
Cela ne m'ennueie pas du tout, tout ça, mes filleuls, mes neveux, ce ne sont pas mes filleuls, mes neveux,  
nièces, ma nièce, ça m'intéresse.

Il y a aussi un petit garçon, il s'appelle comme moi.  
Louis ?

CATHERINE. – Oui, je vous demande pardon.

LOUIS. - Cela me fait plaisir, je suis touché, j'ai été touché.

15

CATHERINE. – Il y a un petit garçon, oui.  
Le petit garçon a,  
il a maintenant six ans.  
Six ans ?  
Je ne sais pas, quoi d'autre ?  
Ils ont deux années de différence, deux années les séparent.  
Qu'est-ce que je pourrais ajouter ?

20

ANTOINE. - Je n'ai rien dit,  
ne me regarde pas comme ça !  
Tu vois comme elle me regarde ?  
Qu'est-ce que j'ai dit ?  
Ce n'est pas ce que j'ai dit qui doit, qui devrait, ce n'est pas  
ce que j'ai dit qui doit t'empêcher,  
je n'ai rien dit qui puisse te troubler,  
elle est troublée,  
elle te connaît à peine et elle est troublée,  
Catherine est comme ça.

25

Je n'ai rien dit.  
Il t'écoute,  
cela t'intéresse ?  
Il t'écoute, il vient de le dire,  
cela l'intéresse, nos enfants, tes enfants, mes enfants.  
cela lui plaît,  
cela te plaît ?

35

Il est passionné, c'est un homme passionné par cette description de notre progéniture,  
il aime ce sujet de conversation,  
je ne sais pas pourquoi, ce qui m'a pris,  
rien sur son visage ne manifestait le sentiment de l'ennui.  
j'ai dit ça, ce devait être sans y penser.

40

CATHERINE. - Oui, non, je ne pensais pas à ça.

45

LOUIS. - C'est pénible, ce n'est pas bien.  
Je suis mal à l'aise,  
excuse-moi,  
excusez-moi,  
je ne t'en veux pas, mais tu m'as mis mal à l'aise et là. 50  
maintenant,  
je suis mal à l'aise.

ANTOINE. - Cela va être de ma faute.  
Une si bonne journée.

LA MÈRE. - Elle parlait de Louis, 55  
Catherine, tu parlais de Louis,  
le gamin.  
Laisse-le, tu sais comment il est.

CATHERINE. - Oui. Pardon. Ce que je disais,  
il s'appelle comme vous, mais, à vrai dire ... 60

ANTOINE. - Je m'excuse.  
Ça va, là, je m'excuse, je n'ai rien dit, on dit que je n'ai rien dit,  
mais tu ne me regardes pas comme ça,  
tu ne continues pas à me regarder ainsi,  
franchement, franchement, 65  
qu'est-ce que j'ai dit?

CATHERINE. - J'ai entendu.  
Je t'ai entendu.

Ce que je dis, il porte avant tout,  
c'est plutôt là l'origine 70  
- je raconte -  
il porte avant tout le prénom de votre père et fatalement,  
par déduction ...

ANTOINE. - Les rois de France.

CATHERINE. - Écoute, Antoine, 75  
écoute-moi, je ne dis rien, cela m'est égal,  
tu racontes à ma place !

ANTOINE. - Je n'ai rien dit,  
je plaisantais,  
on ne peut pas plaisanter, 80  
un jour comme aujourd'hui, si on ne peut pas plaisanter ...

2. Jean-Luc LAGARCE, *Juste la fin du monde*, 1990, II, II.

SUZANNE. - Ce que tu peux être désagréable,  
je ne comprends pas ça,  
tu es désagréable, tu vois comme tu lui parles,  
tu es désagréable, ce n'est pas imaginable.

ANTOINE. – Moi ?  
C'est de moi ?  
Je suis désagréable?

5

SUZANNE. - Tu ne te rends même pas compte,  
tu es désagréable, c'est invraisemblable,  
tu ne t'entends pas, tu t'entendrais ...

10

ANTOINE. - Qu'est-ce que c'est encore que ça ?  
Elle est impossible aujourd'hui, ce que je disais,  
je ne sais pas ce qu'elle a après moi,  
je ne sais pas ce que tu as après moi,  
tu es différente.

15

Si c'est Louis, la présence de Louis,  
je ne sais pas, j'essaie de comprendre,  
si c'est Louis,

Catherine, je ne sais pas,

je ne disais rien,

20

peut-être que j'ai cessé tout à fait de comprendre,

Catherine, aide-moi,

je ne disais rien,

on règle le départ de Louis,

il veut partir,

25

je l'accompagne, je dis qu'on l'accompagne, je n'ai rien dit de plus,  
qu'est-ce que j'ai dit de plus ?

Je n'ai rien dit de désagréable,

pourquoi est-ce que je dirais quelque chose de désagréable,

qu'est-ce qu'il y a de désagréable à cela,

30

y a-t-il quelque chose de désagréable à ce que je dis ?

Louis ! Ce que tu en penses,

j'ai dit quelque chose de désagréable ?

Ne me regardez pas tous comme ça !

CATHERINE. - Elle ne te dit rien de mal,

35

tu es un peu brutal, on ne peut rien te dire,

tu ne te rends pas compte,

parfois tu es un peu brutal,

elle voulait juste te faire remarquer.

ANTOINE. - Je suis un peu brutal ?

40

Pourquoi tu dis ça ?

Non.

Je ne suis pas brutal.

Vous êtes terribles, tous, avec moi.

LOUIS. - Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas  
ce que vous voulez dire.

45

ANTOINE. - Oh, toi, ça va, « la Bonté même » !

CATHERINE. - Antoine.

ANTOINE. - Je n'ai rien, ne me touche pas !

Faites comme vous voulez, je ne voulais rien de mal, je ne voulais rien faire de mal, 50  
il faut toujours que je fasse mal,

je disais seulement,

cela me semblait bien, ce que je voulais juste dire

— toi, non plus, ne me touche pas! —

je n'ai rien dit de mal, 55

je disais juste qu'on pouvait l'accompagner, et là, maintenant,

vous en êtes à me regarder comme une bête curieuse,

il n'y avait rien de mauvais dans ce que j'ai dit, ce n'est pas bien, ce n'est pas juste, ce n'est pas bien  
d'oser penser cela,

arrêtez tout le temps de me prendre pour un imbécile ! 60

il fait comme il veut, je ne veux plus rien,

je voulais rendre service, mais je me suis trompé,

il dit qu'il veut partir et cela va être de ma faute,

cela va encore être de ma faute,

ce ne peut pas toujours être comme ça, 65

ce n'est pas une chose juste,

vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi,

cela ne se peut pas,

je disais seulement,

je voulais seulement dire 70

et ce n'était pas en pensant mal, je disais seulement,

je voulais seulement dire...

LOUIS. - Ne pleure pas.

ANTOINE. - Tu me touches : je te tue.

**Wajdi MOUAWAD, *Incendies*, scène 25 « Amitiés », extrait, 2003.**

*Cette pièce complexe évoque les guerres du Liban, en particulier les massacres dans les camps de réfugiés. L'action principale se centre sur la redécouverte de leur mère par Jeanne et Simon. Dans cette scène, Nawal dialogue avec son amie Sawda de l'efficacité de l'action violente.*

**NAWAL.** Tu vas faire quoi ? Tu vas aller où ?

**SAWDA.** Je vais aller dans chaque maison !

**NAWAL.** Et tu feras quoi ?

**SAWDA.** Je ne sais pas !

5 **NAWAL.** Tu vas tirer une balle dans la tête de chacun ?

**SAWDA.** Œil pour œil, dent pour dent, ils n'arrêtent pas de le crier !

**NAWAL.** Oui, mais pas comme ça !

**SAWDA.** Pas autrement !

**NAWAL.** Si !

10 **SAWDA.** Non ! Non ! Puisque la mort peut être contemplée avec indifférence, alors non !

**NAWAL.** Alors toi aussi, tu veux aller dans les maisons et tuer enfants, femmes, hommes !

15 **SAWDA.** Ils ont tué mes cousins, tué mes voisins, tué les amis lointains de mes parents, tué mes parents si mes parents étaient restés dans le camp ! Alors c'est pareil !

**NAWAL.** Oui, c'est pareil, tu as raison Sawda, tu as raison, mais réfléchis !

**SAWDA.** À quoi ça sert de réfléchir ! Personne ne revient à la vie parce qu'on réfléchit !

20 **NAWAL.** Réfléchis, Sawda! Tu es la victime et tu vas aller tuer tous ceux qui seront sur ton chemin, alors tu seras le bourreau, puis après, à ton tour tu seras la victime ! Toi tu sais chanter, Sawda, tu sais chanter.

**SAWDA.** Je ne peux pas ! Je ne veux pas me consoler, Nawal. Je ne veux pas que tes idées, tes images, tes paroles, tes yeux, ton amitié, toute notre vie côte à côte, je ne veux pas qu'ils me consolent de ce que j'ai vu et entendu! Ils sont entrés dans les camps comme des fous furieux. Les premiers cris ont réveillé les autres et rapidement on a entendu la fureur des miliciens! Ils ont commencé par lancer les enfants contre le mur, puis ils ont tué tous les hommes qu'ils ont pu trouver. Les garçons égorgés, les jeunes filles brûlées.

30 Tout brûlait autour, Nawal, tout brûlait, tout cramait! Il y avait des vagues de sang qui coulaient des ruelles. Les cris montaient des gorges et s'éteignaient et c'était une vie en moins. Un milicien préparait l'exécution de trois frères. Il les a plaqués contre le mur. J'étais à leurs pieds, cachée dans le caniveau. Je voyais le tremblement de leurs jambes. Trois frères. Les miliciens ont tiré leur

35 mère par les cheveux, l'ont plantée devant ses fils et l'un d'eux lui a hurlé : « Choisis ! Choisis lequel tu veux sauver. Choisis! Choisis ou je les tue tous ! Tous les trois! Je compte jusqu'à trois, à trois je les tire tous les trois ! Choisis ! Choisis ! » Et elle, incapable de parole, incapable de rien, tournait la tête à droite et à gauche et regardait chacun de ses trois fils ! Nawal, écoute-moi, je

40 ne te raconte pas une histoire. Je te raconte une douleur qui est tombée à mes  
pieds. Je la voyais, entre le tremblement des jambes de ses fils. Avec ses  
seins trop lourds et son corps vieilli pour les avoir portés, ses trois fils. Et tout  
son corps hurlait : « Alors à quoi bon les avoir portés si c'est pour les voir  
ensanglantés contre un mur ! » Et le milicien criait toujours : « Choisis ! Choisis ! »

45 Alors elle l'a regardé et elle lui a dit, comme un dernier espoir : « Comment  
peux-tu, regarde-moi, je pourrais être ta mère ! » Alors il l'a frappée :  
« N'insulte pas ma mère ! Choisis » et elle a dit un nom, elle a dit « Nidal.  
Nidal ! » Et elle est tombée et le milicien a abattu les deux plus jeunes. Il a  
laissé l'aîné en vie, tremblant ! Il l'a laissé et il est parti. Les deux corps sont

50 tombés. La mère s'est relevée et au cœur de la ville qui brûlait, qui pleurait de  
toute sa vapeur, elle s'est mise à hurler que c'était elle qui avait tué ses fils.  
Avec son corps trop lourd, elle disait qu'elle était l'assassin de ses enfants!

**NAWAL** Je comprends, Sawda, mais pour répondre à ça on ne peut pas faire  
n'importe quoi. Ecoute-moi. Ecoute ce que je te dis : le sang est sur nous et

55 dans une situation pareille, les souffrances d'une mère comptent moins que la  
terrible machine qui nous broie. La douleur de cette femme, ta douleur, la  
mienne, celle de tous ceux qui sont morts cette nuit ne sont plus un scandale,  
mais une addition, une addition monstrueuse qu'on ne peut pas calculer. Alors,  
toi, toi Sawda, toi qui récitais l'alphabet avec moi il y a longtemps sur le chemin

60 du soleil, lorsque nous allions côte à côte pour retrouver mon fils né d'une  
histoire d'amour comme celle que l'on ne nous raconte plus, toi, tu ne peux pas  
participer à cette addition monstrueuse de la douleur. Tu ne peux pas.

**SAWDA.** Alors on fait quoi ? On fait quoi ? On reste les bras croisés ? On  
attend ? On comprend ? On comprend quoi ? On se dit que tout ça, ce sont

65 des histoires entre des abrutis et que ça ne nous concerne pas ! Qu'on reste  
dans nos livres et notre alphabet à trouver ça « tellement » joli, trouver ça  
« tellement » beau, trouver ça « tellement » extraordinaire et « tellement »  
intéressant ! « Joli. Beau. Intéressant. Extraordinaire » sont des crachats au  
visage des victimes. Des mots ! À quoi ça sert, les mots, dis-moi, si aujourd'hui

70 je ne sais pas ce que je dois faire ! On fait quoi, Nawal ?

**NAWAL.** Je ne peux pas te répondre, Sawda, parce qu'on est démunies. Pas  
de valeurs pour nous retrouver, alors ce sont des petites valeurs de fortune.  
Ce que l'on sait et ce que l'on sent. Ça c'est bien, ça c'est pas bien. Mais je  
vais te dire : on n'aime pas la guerre, et on est obligé de la faire. On n'aime

75 pas le malheur et on est en plein dedans. Tu veux aller te venger, brûler des  
maisons, faire ressentir ce que tu ressens pour qu'ils comprennent, pour qu'ils  
changent, que les hommes qui ont fait ça se transforment. Tu veux les punir  
pour qu'ils comprennent. Mais ce jeu d'imbéciles se nourrit de la bêtise et de la  
douleur qui t'aveuglent. [...]

#### 4. Sandrine ROCHE, *Neuf petites filles*, 3., 2011.

##### 9 PETTTES FILLES

- On a des enfants.
- On a des enfants.
- Oui, forcément...
- C'est pas sûr quand même ?
- C'est sûr. 5
- Elle, elle n'en a pas.
- Elle n'en a pas ?
- Elle peut pas en avoir !
- Elle peut adopter quand même ?
- Un enfant avec deux mamans ? 10
- Et alors? On est au XXI<sup>e</sup> siècle ! Réveille-toi !
- Ça me gêne ...
- Qu'est-ce qui te gêne?
- De parler de ça ?
- C'est pas une maladie quand même ! 15
- Si on veut pas d'enfant, on fait comment ?
- Tu veux pas d'enfant ?
- T'as pas d'enfant ???
- T'es homosexuelle?
- Je vois pas le rapport. 20
- C'est bizarre ...
- Quoi ?
- De pas vouloir d'enfant.
- Ma mère dit que...
- Ta mère parle trop ! 25
- Oh ça va ! je ne vois pas ce qu'il y a de drôle !
- Allez, fais pas la tête !
- Qu'est-ce qu'elle dit ta mère ?
- Laisse tomber ...
- Mais dis-le ! 30
- Allez!
- Elle dit qu'une femme sans enfant n'est pas une femme accomplie.
- Accomquoi ?
- Accomplie. Ça veut dire qui va bien.
  
- Accomtruc pour qui ? Elle ou les autres ? 35
- Pour elle, je crois.
- Pour les autres, peut-être...
  
- Comment elle peut savoir, ta mère ?
- Elle a quatre enfants quand même !
- Justement, comment elle peut savoir ce que c'est quand on n'en a pas ? 40
  
- C'est inquiétant.
- Quoi ?
- Les enfants ...
- Pourquoi ?
- On se fait du souci tout le temps ... 45
- Ma mère ne veut plus me lâcher la main. Plus je grandis, plus c'est pire!
- Elle a peur de quoi ?
- Des loups, j'imagine ...
- Je la comprends!
- C'est seulement dans les journaux, ça ... 50

- Ou à la télé ...
- Ou sur des affiches dans le bus ...
- C'est pas vraiment dans la vraie vie. Tu devrais le dire à ta mère.
- Moi, je ne lâcherai jamais la main de mes enfants!
- Peut-être qu'ils finiront par couper la tienne alors ... 55
  
- J'imagine que j'en aurai.
- Moi, j'en ai !
- On a le temps d'y penser, non ?
- Ça passe vite quand même ...
- Devenir grosse, ça ne me dit pas trop. 60
- Il paraît que c'est génial.
- Sauf que ton patron en profite pour te renvoyer.
- Il n'a pas le droit!
- Mais ils le font tous!
- Mon père dit que ... 65
- Ton père, il...
- Laisse-la parler!
- Qu'est-ce qu'il dit, ton père?
- Il dit que les bonnes femmes, c'est une source d'emmerdements.
- Il est ouvert d'esprit, ton père ... 70
- Non, il est patron.
  
- Une histoire vraie qui finit bien:
- Tu es enceinte, et tu travailles pour son père.
- Il profite de ta grossesse pour te renvoyer.
- C'est vraiment dégoûtant. 75
- Grâce à l'argent économisé, il s'achète un gros 4x4 pourri.
- Et il pollue toute la ville.
- Mais sa femme en a assez de ce pollueur.
- Elle décide de le quitter.
- Elle prend un amant. 80
- Ils se disputent tout le temps.
- Surtout en voiture, dans le 4x4 pourri de ce gros pollueur ...
- Jusqu'au jour où ...
- Un arbre ...
- Sur une route ... 85
- Un bête accident ...
- Et voilà, tu retrouves ton travail !
  
- Vous êtes vraiment trop bêtes: si mon père est mort, son entreprise n'existe plus et elle, elle ne retrouvera jamais son travail. C'est même pire, des centaines de personnes perdront leur travail. Des familles entières qui vont se déchirer. Tout un tas d'histoires horribles à cause de vous qui ne réfléchissez jamais...
  
- T'es vraiment pas drôle.
- Faut toujours que tu nous ramènes à la réalité... 94